





*Nous tous qui, le visage dévoilé  
contemplons comme dans un miroir*

*la gloire du Seigneur,  
nous sommes transfigurés en cette même image,  
avec une gloire toujours plus grande  
par le seigneur,  
qui est Esprit.*

*2 corinthiens 3-18*



## S O M M A I R E

<b>Rédacteur</b> Gérard Gascuel	PRIÈRE	<i>Saint Paul</i>	1
<b>Secrétaire</b> Françoise Mignot	SOMMAIRE		2
<b>Maquettiste</b> Aline Lugand	ÉDITORIAL	<i>Père Gerasime</i>	3
	CRÉATIVITÉ	<i>Père Alexandre Men</i>	5
<b>Publicité journal</b> Tél : 04 66 45 42 93 e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr	ART SACRÉ	<i>Alain Girard</i>	9
<b>Ont collaboré à la revue</b> Père Alexandre Men Alain Girard Nicolas Berdiaeff Yann Giapis Marcelle Bastide Robert cana  chaque auteur demeure responsable de son texte.	CRÉATION ET LIBERTÉ	<i>Nicolas Berdiaeff</i>	19
	PHILOSOPHIE	<i>Yann Giapis</i>	33
	PAYSANS	<i>Marcelle Bastide</i>	37
	POÈME	<i>Robert Canta</i>	41
	LIVRES		42
<b>Impression</b> Delta / Chassieu	SKITE SAINTE FOY		46
<b>Dépôt légal</b> Novembre 2007 ISSN 1251 0688	ABONNEMENT FRATERNITÉ		47
<b>Abonnement</b> Inclus adhésion F.S.M. 26 €/an 5,35 € à l'unité	PHOTOGRAPHIE	<i>Bruno Rotival</i>	48

### FRATERNITÉ SAINT MARTIN LE VERDIER

F - 48160 - SAINT-JULIEN-DES-POINTS

Tél : 04 66 45 42 93

e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr

www.photo-frerejean.com

## É D I T O R I A L



Art se découvre sous un double aspect : la forme et le sensible.

L'artiste peut l'ouvrir au sacré !

Si l'art est forme, il peut se voir, se soumettre, s'expliquer, s'enseigner. Il se rattache à la culture, à l'économie, au politique, au religieux. Il se situe dans l'espace-temps. L'histoire, la géographie, le style, la technique le caractérisent.

Si l'art est sacré, il est une pulsation qui jaillit de l'éternité. Il est un resplendissement, révélé par la forme, un épanouissement suscité à travers le sensible. Le rayonnement du sacré bien qu'insaisissable par les sens se perçoit par l'œil du cœur.

Il appartient à l'absolu. Il échappe à la causalité, car il n'a pas d'antécédent. Il n'est pas figuratif, mais incarné, il ne cherche pas à représenter la réalité mais le vivant. Pur, il se communique directement en traversant l'espace-temps, sans s'y figer. Son origine se situe dans le transcendant, un au-delà au plus profond de l'œuvre. La couleur respire, le son irradie dans une sonorité d'être, la vie se révèle dans un épanouissement qui dépasse le sensible.

Le sacré se manifeste dans la pure lumière, il invite à participer au mystère de l'incarnation. Chaque œuvre devient une révélation qui invite à la contemplation en rendant visible l'invisible.

*Père Gerasime*

A black and white photograph of a person, likely a nun, wearing a white habit and reading a book. The scene is set in a library, with bookshelves filled with books visible in the background. The lighting is dramatic, highlighting the person's face and the pages of the book.

# CRÉATIVITÉ ET CHRISTIANISME

*Père Alexandre Men*

L'Évangile ne nous dit rien de concret sur la création, sur l'art. Il semble en appeler uniquement à la vie intérieure, spirituelle et morale de l'homme. Mais cela change, évolue, quand il commence à se répandre, qu'il entre dans l'histoire. Dès lors, une question se pose : la création, l'art, la littérature, la poésie sont-ils nécessaires ? Oui, répondent les Pères de l'Église. Cette attitude positive manifeste un esprit véritablement chrétien.

Très vite, de nombreux Pères de l'Église créent des hymnes sur le modèle égyptien. La peinture chrétienne apparaît dès les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Dès lors, l'art n'abandonnera plus l'histoire de l'Église. Même les courants du christianisme qui ont renoncé à l'iconographie et à la peinture conservent un lien avec l'art, qu'il soit musical, vocal ou architectural.

Dans le débat sur la relation entre le christianisme et l'art, l'Église et la peinture (ou d'autres formes d'art), il me semble vain d'opposer des opinions personnelles. Il vaut mieux considérer la tradition de l'ensemble de l'Église, les mille, voire deux mille ans d'histoire de notre Église. Quand celle-ci a-t-elle existé sans création, sans art, sans peinture, sans architecture, sans musique ? Bien des choses ont été détruites, certes. Mais tant qu'il existe, un centre spirituel crée et créera toujours, de toute manière, de nouvelles œuvres.

N'y a-t-il pas dans l'art une séduction, une source d'orgueil, des éléments démoniaques ? me demanderez-vous. Bien sûr, les exemples sont évidents. Toutefois, ce n'est pas la création, l'art ou la nature qui sont en cause, c'est nous-mêmes. C'est nous qui abîmons la nature, nous qui utilisons la peinture et la poésie pour créer des « fleurs du mal ». De même, plus largement encore, ce n'est pas la science qui est en cause, mais nous-mêmes. Ce n'est pas la science qui crée les horreurs qui aujourd'hui détruisent la nature et menacent la terre ; c'est l'homme, son mal et son péché. Si l'homme était autre, il pourrait utiliser toutes ses connaissances pour le bien.

J'ajouterai encore un point, sans doute le plus important. Un élément essentiel, métaphysique, dogmatique : nous sommes tous créés à l'image et à la ressemblance de la nature. Chacun de nous contient, récapitule en lui la totalité de la création, le monde minéral, végétal et animal. Chacune de nos cellules est exactement semblable à celle de n'importe quel animal, fleur, oiseau. [...] Nous portons en nous la nature, mais nous avons quelque

chose en plus. Il y a en nous une partie – la plus essentielle, la plus centrale – que nous n'avons pas empruntée à la nature, qui n'existe pas ailleurs dans l'édifice du monde: l'esprit créateur.

Créer, c'est faire quelque chose de nouveau. Si le castor construit un barrage ou le tisserin un nid, ils répètent ce que leurs « ancêtres » ont fait pendant des siècles. Ils répètent. Ils ne possèdent pas de raison créatrice individuelle. Le seul qui crée, c'est l'homme ! L'image et la ressemblance du Créateur, dans l'homme, c'est sa raison, sa conscience, sa créativité. Priver l'homme de raison, c'est faire de lui une bête. Priver l'homme de conscience, c'est le transformer en machine. [...] L'homme est tout différent. La conscience, c'est la perception du bien et du mal, le goût du bien et le dégoût du mal. Elle est en nous, mais il faut la cultiver. Car vous le savez bien, vous, messieurs les peintres ! Il ne suffit pas d'avoir du talent. Il faut travailler ! Il faut cultiver le talent, qu'il soit musical, pictural, poétique.

Ainsi, l'école morale, la culture éthique et ecclésiale en particulier, c'est le résultat du développement de cette particularité qui nous est donnée dès le départ dans la nature. Cela concerne aussi, naturellement, la création. Priver l'homme de la possibilité de créer, c'est le priver d'un trait extrêmement important de la ressemblance de Dieu. Car il est écrit dans la Bible : « *Créons l'homme à notre image et notre ressemblance* » (Gn 1, 26). C'est le Créateur qui affirme cela. Quelle image et quelle ressemblance peut-il y avoir si l'homme ne crée pas, s'il estime que la création est du délire et vient du Malin ?

Le Christ a demandé à chacun d'offrir son trésor, tout ce qu'il a. Vous, les artistes, vous portez aux hommes les trésors de votre cœur, votre perception du monde. Vous partagez avec eux. Votre art est votre dialogue avec les hommes. Vous créez un monde nouveau, dans lequel vous invitez les autres à entrer. Dans ce monde, tout est mis à nu : votre âme avec toutes ses souffrances, ses défauts et ses joies. C'est naturellement une œuvre sainte et responsable.

L'artiste doit considérer sa création non pas comme une fonction – « j'ai envie de dessiner, un point c'est tout » — mais comme une manière de servir le genre humain, comme une offrande. [...] Notre but est de communier spirituellement avec autrui, de nous comprendre, de nous rapprocher les uns des autres afin que nos rapports génèrent la joie et l'amour. En voyant vos tableaux, nous communiquons avec vous. Par votre art, vous vous ouvrez à nous, vous communiquez avec nous comme vous

seuls pouvez le faire. Vous parlez de ce qui vous tient à cœur. C'est difficile, parfois même extrêmement douloureux, de mettre son cœur à nu. Mais c'est en même temps une invitation à l'amitié, à l'amour. Et la plus grande joie pour un peintre, c'est d'être compris; cela veut dire que la main tendue a rencontré une autre main tendue et l'a serrée.

Certes, l'art peut être inutile, pécheur, séducteur. Mais tout peut devenir occasion de péché. Même le jeûne et l'exploit ascétique peuvent devenir un objet d'orgueil. Même le sacerdoce peut se dévoyer et devenir le moyen d'une fausse affirmation de soi. Je pourrais vous donner d'autres exemples, mais à quoi bon parler du fanatisme, de l'intolérance et de la haine. Car c'est terrible quand l'homme commence à haïr au nom de la foi. Un jeune homme m'a dit qu'il avait compris le sens de l'Inquisition le jour où, alors qu'il s'indignait des violences des inquisiteurs, une vieille dame, pourtant fort savante, lui avait rétorqué : « Mais, mon jeune ami, ils brûlaient des hérétiques ! ». Cette réponse, logique, l'impressionna tant qu'il répondit : « Mais oui, au fond, ils avaient peut-être raison ».

Avec cette logique aberrante, la vieille dame avait, d'un coup, sectionné la racine de la moralité du jeune homme. L'Évangile, en effet, s'oppose radicalement à toute violence ; sa doctrine de l'amour induit la tolérance et l'ouverture. On ne peut, en son nom, commettre ce crime qu'est l'intolérance. On ne peut couper les têtes au nom de l'égalité, déporter les gens au nom de la liberté, dépersonnaliser les êtres et leur vie au nom de la fraternité. Liberté, égalité, fraternité sont des mots magnifiques, mais il est extrêmement facile de les pervertir. L'homme peut tout déformer. Il ne faut pas jeter l'opprobre, ni sur les belles paroles, ni sur la création, ni sur quoi que ce soit d'autre. Il faut chercher à l'intérieur de soi-même les raisons des phénomènes négatifs.

Quant au créateur, il doit créer ! Il est dit dans la Bible : « *Je chanterai mon Dieu tant que je serai* » (Ps 103, 33). Cela doit être la devise de tout artiste, de tout poète, de tout créateur. Tant que nous respirons, nous devons créer. Et cette création peut revêtir les formes les plus diverses. L'essentiel, c'est d'édifier son esprit. Cette création-là n'a pas de fin. Ce qui est peint sur la toile, le bois, le contreplaqué, n'est que le signe de ce qui se produit dans notre cœur. Voilà l'essentiel de ce que je voulais vous dire sur la créativité et le christianisme.

*Père Alexandre Men  
Prêtre orthodoxe 1935-1990*



# LE MUSÉE D'ART SACRÉ DU GARD

## un musée élitare pour tous

*Alain Girard*

**A**rt sacré, bien sous tous rapports, cherche musée et plus si affinités...

Les révolutionnaires de 1789 ont conservé en grand nombre des tableaux, des statues faisant référence à la religion chrétienne ou venant de la tradition monarchique. Ils les ont vus d'abord comme des éléments majeurs de l'enseignement de la population française, car ils représentaient le savoir-faire des artisans, des ouvriers d'art et des artistes. Si nous possédons aujourd'hui, transmis par les collections royales puis nationales, le bureau du roi Louis XV, cet extraordinaire bureau à cylindre à transformation, c'est parce qu'il a été considéré sous la Révolution comme un monument de la technique française, et conservé comme tel. La place de l'art sacré dans les collections publiques aujourd'hui ne relève-t-elle pas d'un constat similaire ? Mais peut-on se contenter de ne reconnaître dans l'art sacré que son intérêt artistique ? N'est-ce pas réducteur au niveau du sens ?

Tous les musées ont depuis près de deux siècles des œuvres d'art religieux accrochées à leurs cimaises. Cependant, la question de leur présentation est beaucoup plus récente. Ce sont des musées des Beaux-Arts et non d'art sacré. Ainsi, celui de Villeneuve-lès-Avignon, réaménagé en 1986, qui expose des œuvres issues des maisons religieuses de la localité, met-il encore prioritairement l'accent sur la dimension artistique de sa collection.

Or les peintures et les sculptures religieuses ont non seulement une histoire et une valeur artistique mais aussi un sens. Elles déclinent un message. Dès lors, notre approche de ce patrimoine ne doit-elle pas tenir compte de cette particularité ? Faut-il développer une pédagogie spécifique en raison de leur affectation culturelle ? Une approche globale purement objective et scientifique ? Le public sait-il encore lire ces œuvres et comprendre le message dont elles sont investies ? Comment lui apprendre à les découvrir comme autant d'éléments du fait religieux qui a forgé notre identité, sans faire de la catéchèse ? Comprendre n'est pas s'aliéner. Partager un patrimoine n'est pas adopter une croyance. C'est nourrir un regard...

Parce qu'il ne propose pas une lecture procédant de la catéchèse, le musée d'art sacré du Gard a souhaité rompre avec la tradition de présenter l'art sacré dans un lieu de culte désaffecté en investissant une maison d'habitation du Moyen Age. Ce cadre original crée la distance nécessaire dont nos contemporains ont besoin pour se réapproprier culturellement ce large pan du patrimoine et en faire un bien commun.

Cette démarche permet d'éviter l'écueil de la perte de sens que l'on n'a pas manqué de souligner. Ainsi en est-il au sujet des reliquaires. Pour Alain Dierkens, professeur à l'université libre de Bruxelles, lors du colloque sur les reliques de l'université du Littoral-Côte d'Opale de Boulogne-sur-Mer en 1997, « de plus en plus, le reliquaire devient un objet de type muséal. La collection de reliques perd peu à peu son caractère d'accumulation de sacré au profit de l'idée d'accumulation de curiosités... On admire l'œuvre d'art, la technique ; on étudie le message fourni par l'iconographie ; mais le sacré a presque toujours disparu ». La conclusion qu'énonce Pierre Dor, à la même époque, devient elle aussi caduque : « Du temps de Saint Louis, l'aspect cultuel est prédominant, même si les reliques sont placées dans leurs écrins. Dans les musées, ce qui compte en premier lieu, ce sont les reliquaires : le but recherché est surtout intellectuel. Le contenu du réceptacle devient vraiment secondaire ; l'important, c'est l'objet d'art. Le musée fait perdre au reliquaire le caractère sacré qu'il avait dans l'église. » Le sacré est un objet d'étude pour les musées d'art sacré et non leur finalité. C'est une question de regard, de liberté du regard. Un musée d'art sacré se doit d'aller du patrimoine à la culture. Je reviendrai bientôt sur ce point.

Dans ce contexte, la démarche du musée d'art sacré du Gard est d'une grande originalité. Dans ses salles, un panneau la résume ainsi :

Dans le jardin d'Eden, le premier homme connut la lutte entre la Lumière et les Ténèbres. Comme les fossiles, le récit de la Bible est un reste des temps fabuleux. Sous prétexte que les intempéries de l'Histoire l'ont abîmé, faut-il l'abandonner ? Aujourd'hui, ce sont toujours les mêmes fruits défendus qu'Adam croit propres à lui ouvrir l'intelligence.

Quelle doit être l'attitude de notre siècle devant le sacré ? La modestie d'abord : la science est courte et neuve. La tolérance ensuite : l'ambitieuse ignorance prête à rire. Enfin le devoir de transmettre l'héritage spirituel – que Dieu soit un être réel et existant ou seulement une des plus brillantes et inattendues trouvailles de notre esprit, sans autre réalité ou valeur que les émotions qu'elle peut nous engendrer.

Le XX<sup>e</sup> siècle a connu un investissement religieux du politique, sans précédent. De grandes mythologies séculières ont chevauché ici la lutte des classes, là

les luttes des nations. En vain, semble-t-il. Il faut retrouver nos racines, pour ne pas assister à un retour offensif d'un ancien obscurantisme. Dès que s'estompé un lieu de naissance, apparaît une menace de mort. Peut-être ne savons-nous plus « où nous sommes », parce que nous ne savons plus d'où nous sommes ?

### **Une nouvelle génération de musées d'art sacré : le musée laïque d'art sacré du Gard**

Tête de réseau des musées français d'art sacré, on vient de le préciser, le musée d'art sacré du Gard situé à Pont-Saint-Esprit a en effet une physionomie particulière : c'est un musée laïque d'art sacré. Sa genèse réside dans la contemplation du *Couronnement de la Vierge* du Musée de Villeneuve-lès-Avignon et le désir, en tant que conservateur, d'en faciliter l'approche aux visiteurs dans les années 1980. Tâche élémentaire ! Tous ne la connaissant pas, il suffisait de mettre à leur portée l'histoire de l'Église de la fin du Moyen Age. Mais une toute autre évidence s'imposa bien vite : en quelques décennies, le message chrétien est devenu incompréhensible à la plupart, malgré un vernis de catéchisme plus ou moins lointain. En début d'année 2006, les animateurs du patrimoine attachés à la conservation des musées du Gard ont dû répondre à la question d'un adolescent découvrant le retable d'Enguerrand Quarton : « Qui c'est celle-là entre les deux jumeaux et le pigeon ? » La transmission de la connaissance devient dès lors extrêmement difficile, voire pratiquement impossible. Le sens des mots est inconnu. L'idée même de transcendance n'ouvre plus d'horizon. Tenter une explication devant des scolaires peut même être jugé comme une catéchèse... Ce qui signifie, en d'autres termes, que pour le public l'intérêt historique ne peut pas se dissocier de la fonctionnalité et du sens des œuvres.

Cette amnésie du religieux s'accompagne pourtant d'une grande curiosité qui entraîne un glissement du sacré vers l'ésotérisme et la mutation du cultuel en culturel. Par ignorance ou par rejet, nous avons donné le jour à une génération qui a perdu l'accès au religieux.

Le phénomène de désaffection pourrait s'expliquer par des facteurs que l'on jugera positifs ou négatifs selon l'opinion de chacun. D'une part, la sécularisation se traduit par une baisse de fréquentation des fidèles, en nombre et en pratique. D'autre part, les exigences d'une nouvelle pastorale invitent les ministres du culte à délaisser certains objets traditionnels, chaque époque ayant sa façon de proclamer sa foi.

On s'en est ému. Ainsi Jean-Michel Leniaud déplore-t-il que les objets de culte ne soient vus dans l'Église que sous l'angle de l'usage, qui conduit à l'élimination de l'inutile. « Que changent les données liturgiques et les voici condamnés à la péremption ». Il enregistre le souci de l'Église

de se garder des gestes idolâtres et remarque « son attitude ambivalente » envers les objets de culte. Il s'interroge : « Ne seraient-ils donc que des objets comme les autres, des *kleenex* que l'on jette après usage, le caractère sacré que l'on attribue habituellement au sanctuaire ne les aurait-il donc pas protégés des gestes profanateurs, les prières les plus secrètes et les plus ardentes dont ils ont été le vecteur ne les auraient-elles pas modifiés dans leur substance ? » Les détruire « revient à manquer à la charité qui doit unir les différentes générations de l'Eglise : c'est un acte blasphématoire par lequel on retire le droit d'exprimer après elle comment elle a perçu le mystère : c'est d'une certaine façon l'excommunier ».

Essayant d'entrer dans la compréhension historique des objets de culte, M. Leniaud explique qu'il faut également éviter de ne s'en tenir qu'à la forme. Se contenter de la forme conduit l'objet au musée. Et notre auteur juge l'hypothèse intolérable. « Qu'il n'aille surtout pas dans un musée où il perdra définitivement sa véritable signification. » Le musée ne donnerait de l'objet que « de solides informations sur l'évolution des pratiques religieuses et de la liturgie ou sur l'histoire de l'art ; mais rien de plus ». Mieux vaut « qu'il reste en *jachère* dans quelque dépendance de l'église ». Que faire, dans ces conditions ? Accomplir un acte d'Eglise, répond M. Leniaud : « **Il faut d'abord leur insuffler de nouveau la vie que leur ont donnée leurs créateurs et pour cela entrer en communion avec ceux-ci, accomplir un acte d'Eglise, retrouver leur identité pour aller vers l'universalité** ». Cette prescription d'immobilisme est d'autant plus paradoxale que l'Eglise a su l'écarter. A ce titre, elle n'appartient donc pas à l'Histoire.

Quelle qu'en soit la cause, on note une modification radicale de la transmission de la pensée religieuse : partout ou presque, des lieux et des objets de culte sont tombés en déshérence. Curé de la paroisse de Mours-Saint-Eusèbe dans la Drôme, l'abbé Raoul des Cilleuils a transformé son église en musée d'art sacré, après avoir observé la tendance de ses confrères à se désintéresser du mobilier de leurs églises. **Plus que l'abandon, c'est l'indifférence qui le choque**. D'où le constat déjà énoncé : nous avons donné le jour à une génération qui a perdu l'accès au religieux, aussi bien par ignorance que par rejet. C'est de cette situation nouvelle qu'il faut partir, si l'on veut que l'objet utilisé dans les pratiques religieuses ait encore une place dans notre culture, aujourd'hui, afin qu'il l'irrigue du contenu pour lequel il a été créé, afin qu'il nous permette de garder la vibration sensible d'une pensée qui a modelé les siècles et dont nous restons les héritiers. Pensez, par exemple, à une sonnerie de cloches, au chant d'un orgue...

On peut alors porter deux types de regard sur ces objets. Ils rappellent le temps d'une splendeur. Le passé est ainsi idéalisé. C'est la démarche du *trésor d'église*. Il y a quarante-cinq trésors en France pour quatre-vingt-sept cathédrales. Dans le meilleur des cas, on reconnaît à ces objets un caractère patrimonial. Mais ils évoquent dans l'esprit du public un temps et une religion révolus. On garderait donc les plus belles œuvres d'hier pour écrire une histoire de l'art. Il y aurait donc pour l'art sacré une vie après la mort, une vie désincarnée en quelque sorte.

Cependant, à terme, l'ignorance du religieux empêche de plus en plus l'accès à des œuvres majeures de notre patrimoine artistique, littéraire ou philosophique. Le musée d'art sacré du Gard repose sur ce constat général, dont on vérifie de plus en plus la véracité. **Or la laïcité ne peut pas déboucher sur un vide de culture. Notre tâche est de faire comprendre qu'au-delà des convictions des uns qu'il traduit en images, l'art sacré est une composante essentielle de notre civilisation occidentale, sans laquelle il n'est pas possible d'étudier, de comprendre et d'apprécier l'art et la création au cours des siècles.**

Aussi l'accès à la culture ne peut-il pas faire abstraction du fait religieux. « Une école authentiquement et sereinement laïque doit donner à chaque élève accès à la compréhension du monde » écrit Jack Lang, alors ministre de l'Education Nationale, en introduction du rapport de Régis Debray sur *L'enseignement du fait religieux dans l'école laïque* publié en avril 2002. Ce désir de donner accès à des œuvres qui appartiennent à la collectivité sans chercher à convaincre n'est pas nouveau. Y a-t-il un musée des Beaux-Arts qui n'ait, accroché à ses cimaises des œuvres d'art provenant de lieux de culte ? Les musées nés des saisies révolutionnaires sont nombreux au contraire à présenter des peintures ou sculptures religieuses. Elles y sont exposées dépouillées de toute trace de leur origine, comme si elles avaient toujours été destinées au musée. Cependant, appliqué à une collection d'objets religieux autre qu'un trésor, ce désir de donner accès à l'art sacré chrétien encore utilisé dans sa fonction liturgique peut surprendre. Faut-il qu'une collectivité territoriale engage ses finances à maintenir une culture qui ne procède pas de son esprit et que beaucoup estiment en voie d'effondrement ? Le faire, est-ce encore une démarche laïque ? Et un rejet *a priori* ?

Le musée d'art sacré du Gard est attaché à la neutralité comme respect de la pluralité. Comment dès lors se résigner à l'ignorance ? Cette situation repose le problème initial du regard sur les objets d'art sacré. Faut-il vraiment s'interroger sur la véritable fonction d'objet culturel ou de dévotion ? En quoi cela enrichit-il le regard ?

Le classement au titre des « Antiquités et Objets d'art » (AOA) peut-il apporter une réponse ? Non, semble-t-il. Ce type de protection, dans le domaine de l'art sacré, ne paraît plus adapté aujourd'hui. Il ne garantit pas physiquement la sauvegarde de l'objet en déshérence. Pire même, en imposant son maintien dans le lieu de culte, il en fait un objet de convoitise facile. Si le classement signale l'intérêt d'une pièce, pour certains il s'agit de valeur financière. Pourquoi feindre de l'ignorer ?

Pas plus que nombre de visiteurs n'entrent dans un lieu de culte pour entendre parler de Dieu, ils ne viendront regarder ces rassemblements hétéroclites d'objets présentés à l'ombre des édifices qu'on appelle des trésors. C'est pourquoi le musée d'art sacré du Gard, dégagé d'une sujétion ancestrale au sacré comme notre société, propose d'aller vers les visiteurs dans un lieu sans connotation religieuse mais rappelant leur histoire. Il est installé dans une maison de marchands du Moyen Age, appelée la maison des chevaliers. La demeure sert de référence historique aux objets sortis de leur contexte initial. Ce point est capital. Lors des Journées du patrimoine de septembre 2006, un visiteur a noté sur le livre d'or : « Dans ce musée, l'art sacré sort de son isolement et s'intègre dans la vie. Pas de lassitude, mais une émotion toujours renouvelée au détour de toutes ces manifestations de la foi ».

Quand on est conservateur d'un musée d'art sacré de ce type – un musée laïque d'art sacré, a-t-on déjà dit – la question qu'il faut essayer de résoudre est : comment aller du patrimoine à la culture ? Rassembler des objets pour les montrer par pure esthétique ou pour garder trace de leur usage non sans quelque nostalgie, n'est-ce pas développer une « culture morte à laquelle on rend le culte obligé d'une piété rituelle », selon l'expression qu'utilise Pierre Bourdieu dans le post-scriptum de *Les règles de l'art* publié en 1992 ? Car présenter l'art sacré à l'ombre des lieux de culte, c'est faire du patrimoine un instrument de distinction qui rappelle un temps de grandeur. L'art sacré risque de devenir un instrument de domination, ou du moins d'être perçu comme tel.

Dès lors comment ne pas chercher à aborder ce patrimoine comme un bien collectif. L'art sacré déborde ainsi du domaine religieux pour apparaître désormais comme un capital culturel et acquérir une nouvelle dimension de champ artistique et esthétique. Mais réapparaît le problème : cette distanciation n'est pas suffisante pour rendre compte de la réalité de l'objet et risque d'être une source d'acculturation.

Dans notre société en proie à de multiples convulsions, dues notamment à son pluralisme, l'expression plastique de la volonté de l'Homme de

surmonter aussi bien la douleur et la mort que l'injustice par le biais d'un espoir supérieur n'est pas aliénante. Au contraire, elle procède d'une volonté de réaffirmer la dignité humaine de façon définitive. Il n'y a donc pas lieu de la rejeter au nom de la laïcité. Cependant, pas plus que le lieu de culte, le musée sous sa forme conventionnelle ne peut remplir cet objectif exprimé par l'art sans une médiation, c'est-à-dire un travail didactique orienté vers le dépassement de la dissociation entre la dimension de l'esthétique, le symbole et l'expérience religieuse qui ensemble donnent une vision culturelle de l'œuvre d'art et des valeurs qu'elle véhicule. Le programme scientifique et culturel du musée permet de sélectionner, de regrouper, d'ordonner et d'expliquer le fait religieux au travers des objets dans une vision culturelle qui laisse la porte ouverte à la dimension transcendante. C'est rapprocher l'œuvre d'art des interrogations de nos contemporains. Une œuvre peut interpeller le spectateur dans sa plus profonde intimité et lui donner une immense leçon d'humanité, que ce soit un chef-d'œuvre ou un simple matériel populaire.

Le musée peut visiter rétrospectivement les siècles passés et proposer d'introduire les œuvres de toutes les époques dans cette nouvelle dimension, sans être trop réducteur. Le christianisme dans son entier devient le temps d'une unique expérience. Ainsi peut-on mêler les différentes perspectives spirituelles et éthiques tout en respectant l'approche individuelle des visiteurs. C'est transférer en terme de culture *l'intrigue divino-humaine*, selon l'expression de Lévinas, et les façons que les hommes ont eues de l'aborder au cours des siècles. On parlera du temps du désir, du temps de la mémoire, du temps de l'espérance, du temps de l'oubli. Parce que ce sont des expériences, ces temps sont transversaux ; ils se chevauchent, se pénètrent. Désir d'Ignace d'Antioche et de Pascal, espérance de Jean de la Croix et d'Edith Stein...

Ce faisant, il n'est pas question de restaurer le passé que de faire figure de progressiste. Ni répétition, ni rupture. On rejoint ici la problématique du regard sur l'art contemporain, qui est celle du déchiffrement. Dans les deux cas, le grand public appréhende l'œuvre d'art selon une perception produite et imposée par l'époque précédente. C'est un regard académique, en quelque sorte. Ce public ne peut être que déçu par les œuvres que proposent les artistes du temps présent, par la présentation sans trame religieuse du sacré, par les incursions dans d'autres formes non sacrées. Le musée d'art sacré du Gard expose un ballon de football et le blouson de scène de Johnny Hallyday, ce qui alimente le livre d'or de remarques tour à tour scandalisées ou élogieuses. Entre la mise en question et le simple questionnement, faut-il parler de transgression ?

Et si le scandale était semblable à l'indifférence, qui est avant tout une incapacité à faire des différences ? C'est pourquoi dans le musée d'art sacré du Gard l'objet n'est pas présenté seul. Il est accompagné d'explications qui permettent au visiteur de s'approprier son message, de retrouver quand, par qui et pourquoi il a été créé, sans parler de catéchèse et sans vouloir transmettre une foi mais en présentant, par l'intermédiaire d'une borne interactive, son utilisation dans un lieu de culte. Le musée montre la croyance comme élément de notre culture. Jamais, il ne propose de la partager. Il reste sur le seuil de la croyance qu'il invite à « goûter » comme de l'intérieur. Ce seuil de connivence permet de garder une distance critique et de respecter l'identité religieuse des objets. S'ils perdaient tout sens sacré, qu'auraient-ils encore à nous apprendre ? Comment regardons-nous un Bouddha, un masque africain ?

Mieux vaut cela que de se donner des airs de faire semblant. Le décor contemporain dont sont dotées certaines cathédrales par leur propriétaire semble relever de l'impossibilité dont on vient de parler. Certes, on peut se réjouir de voir les artistes retourner vers des thèmes religieux qui traversent la création des siècles passés, mais faut-il pour autant parler de renouveau de l'art sacré ? Qu'ont-ils à dire sur le sujet, eux qui proclament être très éloignés de toute pensée religieuse ? En définitive, peu importe. On peut considérer que le créateur contemporain ne doit pas forcément porter avec lui un sens du sacré. Soit. Mais alors transparait la vacuité de la démarche. Les vitraux de Soulages à Conques procèdent de la même démarche qu'une compression de César ou un assemblage d'Arman. Ces compositions échappent au contrôle de l'artiste, ici la lumière, là la rouille ou la putréfaction. Ces créateurs se jouent d'un mystère qui les dépasse et feignent d'en être les organisateurs. Les vitraux de Conques signent le pathétique suicide de la verrière religieuse. Certes le verre utilisé recèle en lui-même d'admirables qualités, mais cet aspect variant selon l'heure et le temps, la composante sacrée de l'art en est bannie. **L'art sacré est précisément ce moyen humble de délivrer un moment d'éternité.**

Il ne viendrait pas à l'idée de qualifier de sacré l'acte créatif de Nicolas de Staël et le vertige brutal qu'il engendre. Ce n'est ni un peintre figuratif ni abstrait ; il est concret et spirituel. Sa peinture est le sortilège d'une plénitude entre ciel et terre. Mais jamais il ne raconte. Il ne se dissout pas dans l'indicible. S'il va au-delà des choses, c'est pour révéler leur vérité simple et suprême. L'art de Nicolas de Staël, c'est la vacance de la transcendance. On ne sait pas où va son art et d'où il vient. Ce peintre n'est pas plus dans la lignée des bâtisseurs de cathédrales que des peintres d'icônes. Pourquoi cette vacuité ?

En ce début de siècle, notre société hésite entre la route et la halte, c'est-à-dire entre le souci de garder le message des siècles passés et le désir de pratiquer la table rase. Quelle que soit la réponse, il ne faut pas que le musée d'art sacré propose un chemin particulier. Non confessionnel, il doit être accessible à tous. Il doit être un cheminement. Il n'y a de musée d'art sacré qu'au prix de cet effort, pour que la porte étroite ouvre sur les horizons de la connaissance et afin que notre société se reconnaisse, au-delà du patrimoine, dans des valeurs communes de culture garantes de l'identité et de la cohésion sociale. C'est dire que l'art sacré d'hier et d'aujourd'hui doit être appréhendé comme un témoin majeur de notre histoire. Il devient un objet d'étude et non pas une fin en soi. Un musée d'art sacré est un musée de société.

Comme on l'a souvent fait dans l'Eglise, c'est son public d'origine (communautés religieuses, curés, paroissiens...) qui enlève le plus souvent l'image à son lieu de culte et à sa fonction quand elle n'a plus rien à y faire. (Ciel, c'est bien un *kleenex* !!!) Pour lui, l'image n'a plus de légitimité quand elle n'a plus d'utilité. La réalité peut paraître paradoxale, vue de l'extérieur : un lieu de culte vivant n'est pas un conservatoire des bonnes manières d'hier. Une désacralisation *de facto* précède le déplacement. L'exemple des reliquaires de l'abbaye de Maubec, entrés au musée en 1991, est ici riche d'enseignement au niveau de l'Institution. La seule façon d'éviter à cette image de disparaître est de lui donner le statut d'œuvre d'art. On l'investit ainsi d'une nouvelle sacralité, laïque. L'image est resacralisée, car admirée pour ses seules qualités esthétiques. Un tel propos ne doit pas choquer car la pratique a été courante par le passé et le reste encore. Au cours des XVI-XVIII<sup>e</sup> siècles, l'image religieuse s'est souvent transformée en œuvre d'art, attitude et pratique à l'origine des vives critiques tant des humanistes que des protestants.

Le musée d'art sacré apporte un plus. La médiation est bien ce qui différencie ce type d'établissement des musées des Beaux-Arts ou d'ethnologie. Cette médiation culturelle du musée d'art sacré parachève le cycle « désacralisation – déplacement – resacralisation » du patrimoine religieux et permet ainsi sa réappropriation par le public. C'est en ce sens qu'il y a une vie après la mort pour l'art sacré, pas seulement chrétien. « C'est en quoi consiste rigoureusement l'immortalité des choses », nous rappelle l'architecte Eupalinos du dialogue de Paul Valéry, auquel Thérèse de l'Enfant Jésus pourrait répondre que « Tout en grâce ».

C'est l'enjeu des années à venir.

Alain Girard, Conservateur en chef  
du Musée d'Art Sacré du Gard de Pont-Saint-Esprit (Gard)



# CRÉATION ET LIBERTÉ

## L'INDIVIDUALISME ET L'UNIVERSALISME

Nicolas Berdiaeff

**L**a création est inséparable de la société. On ne crée que librement. De la nécessité naît seulement une évolution ; mais la création ne sort que de la liberté.

Lorsque dans l'insuffisance de notre langage humain, nous parlons d'une création *ex nihilo*, nous parlons en vérité d'une création issue de la liberté.

Du point de vue du déterminisme, la liberté est ce « Rien », elle est en dehors du cercle de la détermination, elle ne dépend de quoi que ce soit qui soit né d'elle ou de qui elle descende par l'enchaînement des causes.

La création humaine *ex nihilo* ne signifie pas l'absence d'une matière qui ait servi à cette création, elle signifie plutôt que de la non-détermination de cette matière, elle tire un gain absolu. Car le déterminisme est évolution ; mais la création ne sort pas de ce qui l'a devancée ; elle est indépendante, et elle est un secret.

Le secret de la création est le secret de la liberté. Et comme le secret de la liberté est insondable, qu'il est un abîme sans fond, apparaît pareillement insondable le secret de la création.

Ceux qui nient que la création puisse sortir de Rien la replacent par là même dans l'aire du déterminisme, ils lui refusent la liberté.

La liberté de la création contient donc la puissance mystérieuse de jaillir de rien de ce qui est déterminé, et d'ajouter son Énergie propre au potentiel d'énergie du monde.

L'acte de la liberté créatrice est transcendantal aux données du monde ; il brise par son apport la chaîne des énergies déterminées. Ce caractère d'immanence par rapport aux données du monde, seul le possède l'Acte d'une création issue de rien ; et contester l'existence d'une telle création est déjà une soumission au déterminisme, l'obéissance à la nécessité.

**La création est ce qui vient du dedans, de la profondeur insondable, et non ce qui naît du dehors, de l'empire de la nécessité.**

Le désir même de rendre compréhensible l'acte créateur, de lui trouver une base, en est la méconnaissance. Car comprendre cet acte, c'est précisément le reconnaître en tant qu'inexplicable et sans fondement.

Le désir de rationaliser la création est lié au désir de rationaliser la liberté. Ceux qui essaient de rationaliser la liberté ce sont ceux qui la revendiquent, ceux qui repoussent le déterminisme. La rationalisation de la liberté constitue déjà un déterminisme, et c'est par là qu'on renonce au secret insondable de la liberté.

La liberté est un terme, elle ne vient de nulle part et rien ne sort d'elle. Elle est le fondement sans fond de l'être, et plus profonde que tout être. Il serait vain de mesurer ses abîmes par le moyen d'une perception rationnelle. La liberté est un puits sans fond – et peut-être le dernier mystère.

Mais la liberté n'est pas un concept négateur, représentant la frontière extrême au-delà de laquelle rien de rationnel ne peut trouver place. Elle est aussi positive et constructrice.

La liberté ne se contente pas de nier la nécessité et le déterminisme. Elle n'est pas le royaume de l'arbitraire et du hasard en face de celui des lois établies. Ceux qui voient en elle une forme particulière du déterminisme, un déterminisme interne, engendrant au lieu de lois extérieures, une causalité inhérente à l'esprit humain, ceux-ci ne la comprennent pas. Ils donnent de la liberté une explication rationnelle et exhaustive, alors que la liberté n'est ni exhaustive ni rationnelle.

Tant que l'esprit de l'homme est envisagé dans l'ordre de la nature, tout en lui est déterminé, ainsi qu'il arrive pour les autres manifestations naturelles.

Le spirituel n'est pas moins soumis au déterminisme que le matériel. L'esprit humain n'est libre qu'autant qu'il surmonte la nature, qu'il dépasse l'ordre des espèces, qu'il les transcende.

Le déterminisme est la force inéluctable de l'Etre naturel, c'est-à-dire de l'essence humaine en tant que créature naturelle, quand bien même la raison d'être de l'homme serait spirituelle et non physique.

Dans l'ordre du déterminisme naturel, la création n'est pas possible : on ne rencontre que l'évolution.

La liberté et la création exigent ceci, que l'homme soit considéré, non pas seulement, comme une créature naturelle, mais comme une créature supranaturelle. C'est-à-dire qu'il ne se contente pas d'être une créature physique, ni même, au sens naturel du terme, une créature psychique. L'homme libre est un esprit supranaturel, un microcosme.

Mais le spiritualisme comme le matérialisme peut ne voir en lui que la créature naturelle et par conséquent l'asservir aux lois du déterminisme spirituel, comme le matérialisme l'asservit à celles du déterminisme matériel.

La liberté n'est pas seulement l'éveil d'une Présence spirituelle parmi d'autres qui l'auraient précédé, dans une créature donnée. Elle est la Puissance constructive elle-même, jaillissant d'une Source sans fond, ne dépendant de rien et n'allant à rien. **La liberté est le pouvoir de créer à partir de rien, le pouvoir de l'esprit de créer, non pas à partir de la nature, mais à partir de Lui.** La liberté dans son acception la plus positive, est affirmation et création.

L'homme possède dans sa substance l'énergie de la liberté, c'est-à-dire l'énergie de la création. Mais cette substantivité de l'homme ne consiste pas en un dépôt d'énergie fermé, à l'intérieur duquel régnerait le déterminisme de l'esprit : elle doit elle-même être abîme et profond. L'énergie qu'elle porte en elle est une énergie en devenir qui ne s'arrête pas en des limites tracées. Le secret de la liberté repousse toute limite et toute restriction.

L'ancien spiritualisme concevait une substance spirituelle statique dont ne rayonnait aucun caractère créateur. La liberté pour lui n'était que la justification de la responsabilité morale, et non la justification de la création. Ce spiritualisme traditionnel porte la marque d'une époque pré-créatrice, courbée sous la loi du rachat. C'étaient les forces du mal qui servaient de base à la liberté, et jamais celle du Bien.

Le non-fondement, l'insondabilité, le mystère de la liberté ne signifient pas l'arbitraire. La liberté ne peut pas être rationalisée, elle ne se soumet pas aux catégories du jugement, mais en elle vit une Raison divine. Elle est une Puissance positive de création, elle n'est pas un arbitraire négateur.

Un concept négatif de la liberté, comme de l'arbitraire, signifierait chute et péché. Assimilée à l'arbitraire, la liberté se vide de son contenu.

Vouloir la liberté pour la liberté, la liberté sans but et sans contenu, équivaut à vouloir le vide.

Une liberté négatrice, formelle, vide et sans contenu dégénère en nécessité, son essence se dégrade. Le contenu de la liberté, son But positif et créateur, l'homme primitif ne pouvait pas l'apercevoir. Il appartenait encore au stade de la création des sept jours, avant la révélation de l'Homme absolu et du huitième jour de la création.

La position du premier Adam, dans le paradis terrestre, n'était pas encore la position supérieure de l'homme. Sa signification en tant qu'agent

créateur ne lui était pas encore révélée. La liberté humaine d'Adam n'était pas liée à la liberté de l'Homme Absolu, du Christ, et elle contenait, par contre, les ferments de la chute et du péché.

Pour Adam, le choix était donné entre l'obéissance absolue et l'arbitraire absolu. A ce stade, non seulement la liberté créatrice n'est pas encore apparue, mais la liberté d'Adam n'est que formelle, et non même matérielle. La liberté matérielle représente déjà l'aspiration d'une autre époque de création, l'époque de la découverte de l'Homme Absolu. C'est la liberté née de la fusion de la nature humaine de Jésus avec la nature divine du Christ. Le mystère cosmique de la rédemption surmonte à la fois la liberté formelle et sans contenu, et la nécessité engendrée par elle.

La nature humaine issue de Dieu s'élève jusqu'à la conscience d'une liberté matérielle, en qui s'accomplira le But créateur. La liberté est pénétrée d'Amour universel. Elle n'est pas séparée encore de son contenu mondain. Dans le péché, la liberté est « contre » ; dans la création elle est « pour ». La liberté de l'Adam de la création des sept jours est différente de celle de l'Adam de la création du huitième jour.

La liberté du nouvel Adam, ne faisant qu'un avec l'Homme Absolu, est une liberté créatrice qui continue l'oeuvre de la création divine sans se révolter contre Dieu dans une rébellion toute négative.

Il y a deux libertés, la liberté divine et la liberté diabolique.

La liberté du premier Adam ne pouvait être diabolique parce que l'autre liberté, la liberté divine, avec son contenu positif ne lui était pas encore découverte. La liberté d'Adam était le premier aspect de la ressemblance de l'homme avec le Créateur. Le péché fut le premier signe de la puissance de l'homme. La chute du premier Adam eut une signification positive et une justification, en tant que moment dans la découverte de la créativité, sur la voie de l'apparition de l'Homme-Absolu.

La théodicée, qui justifie Dieu, justifie le sens du mal. Le mal, en tant que non-sens absolu, dément le sens absolu de l'être et conduit au dualisme. L'enseignement chrétien traditionnel sur le mal se rapproche de la conception dualistique de la divinité dédoublée. C'est un enseignement pédagogique, à l'usage des adolescents, et qui ne tient pas compte de la signification immanente de l'expérience du mal.

On ne peut fonder la vérité sur l'antinomie du mal. Un regard purement transcendantal jeté sur le mal engendre une terreur d'esclave ; et cette terreur empêche que l'instant même de la chute hors de Dieu soit vécu

comme un moment tragique de la découverte et du développement de la liberté de l'homme, en tant que passage de l'ordre ancien à l'ordre nouveau. Toute solution non antinomique du problème du mal est impossible. Ce qui est seulement vrai, c'est qu'il existe dans le monde une source ténébreuse du mal, et que, au stade suprême de la pensée, le mal n'existe plus.

La liberté du premier Adam se doit d'être détruite dans l'épreuve de la distinction du bien et du mal, c'est-à-dire engloutie par la nécessité, afin que la liberté authentique et supérieure soit révélée à travers l'Homme-Absolu – le Christ.

L'amour est création.

La chute du premier Adam est un moment cosmique indispensable dans la révélation de l'Adam nouveau. Elle est le chemin frayé vers la plénitude à travers une série d'éclatements.

L'expérience du péché est périphérique, exotérique dans le christianisme. La séparation d'avec Dieu et l'opposition à Dieu doivent être vécus comme le cheminement intérieur d'une fissure et d'un dédoublement dans la vie divine. C'est ce qu'ont su les mystiques.

La liberté diabolique n'a surgi qu'après l'apparition du nouvel Adam. Le mal intégral n'a été possible qu'après le Christ. Cette liberté diabolique, elle est l'extrême et dernière opposition au Christ, c'est-à-dire qu'elle est la destruction de l'homme et le choix du chemin du non-être. Ce n'est qu'après le huitième jour qu'elle se manifeste comme la ressemblance trompeuse de la liberté créatrice.

La création du diable n'édifie que du non-être ; et pour édifier cette caricature de l'être, il vole à Dieu sa ressemblance. La liberté diabolique n'est que la nécessité définitive, la servitude finale. Car la nécessité est une forme de la liberté.

Dans la chute d'Adam, la liberté a dégénéré en nécessité, elle s'est soumise à l'ange déchu. Mais ce n'était pas là une perte définitive.

L'aliénation définitive de la liberté et l'esclavage définitif ne sont concevables que dans la période de l'histoire postérieure à la révélation du Christ, quand déjà est né l'Antéchrist, ressemblance mensongère et caricature de l'Homme-Absolu, et qui vient abuser l'homme en lui offrant le bonheur du non-être. C'est ici que l'on arrive au problème de l'eschatologie.



Il était important d'établir que deux libertés différentes correspondent aux deux époques de la création et de la révélation. La chute d'Adam n'était pas encore la solution du destin du monde. Ce n'était encore que l'épreuve de sa jeunesse. Le premier Adam n'était pas encore initié au mystère de la Trinité divine et pour cela il ne connaissait pas encore la liberté créatrice et n'était encore qu'au premier stade de la créativité.

La nécessité est née de la liberté du premier Adam, elle est le résultat d'une liberté mal dirigée, d'une liberté désunie. La liberté n'est pas une nécessité consciente, ainsi que l'enseignent les idéalistes allemands. C'est la nécessité qui est une liberté inconsciente, mauvaise, une liberté que n'éclaire pas le Logos.

La nécessité obligatoire n'est que la face opposée de la décadence et de la dissension universelles. Les substances ou créatures de la hiérarchie mondiale, qui se sont éloignées réciproquement et sont demeurées dans la discorde et l'inimitié, privées d'une union libre et intérieure, devaient immanquablement subir un joug imposé de l'extérieur.

#### **Ce qui est hostile et divisé tombe dans l'esclavage.**

**Ce qui est cosmique est toujours libre.** Tout dans le cosmos est vivant, rien n'y est inerte, appesanti, déterminé par sa matérialité. Chaque fois que l'esprit vivant de l'homme se heurte à la résistance de la matérialité des corps, il sent déchoir en lui l'homme universel, et naître la division et la dépossession.

Les hiérarchies intérieures de l'être ont dépéri, se sont sclérosées, matérialisées par le déclin de l'homme universel et par la désagrégation que ce déclin a engendrée.

La matérialisation de l'être a été produite par l'homme lui-même. Elle est apparue comme le résultat du fait qu'il a perdu sa place au sein de l'universel, du fait de la désagrégation intérieure, des degrés inférieurs de la hiérarchie cosmique, du fait du dédoublement de l'être.

Les pierres sont déterminées matériellement à nos yeux et nous ne les considérons pas comme vivantes parce qu'elles nous sont étrangères. Au contraire les gens qui sont pareils à nous, nous les considérons comme moins inertes parce que nous les aimons. L'amour surmonte la matérialisation et donne la liberté. *L'amour est le contenu de la liberté, l'amour est la liberté du nouvel Adam, la liberté du huitième jour de la création.*

**Le monde a été enchaîné par le mal et ne peut être délivré que par l'amour.**

La nécessité du monde est un ensorcellement, la contrainte matérielle est un apport du mal, une manifestation illusoire engendrée par la décomposition. La matière inerte, appesantie, étouffée peut être désenchaînée, délivrée et revivifiée exclusivement par la force de l'amour harmonieux qu'apporte avec soi au monde l'Homme absolu, l'Adam Nouveau.

#### **L'amour est création.**

L'homme est écrasé par le matérialisme du monde, par la nécessité régnant au-dessus de lui, quoiqu'il soit lui-même désigné pour être le maître de l'universel, par lequel le monde meurt ou revit. Le monde meurt par la chute de l'homme et revit par sa naissance.

Le sursaut de résurrection et de re-spiritualisation de l'homme tombé n'est possible que par l'apparition de l'Homme-Absolu, réunissant la nature de l'homme et la nature divine. Le Rédempteur et Sauveur du Monde supprime la nécessité. Il est le Libérateur. Sans Christ-Libérateur, le monde resterait dans l'éternité des siècles rivé à la nécessité, et le déterminisme serait pour toujours la vérité. Le déterminisme ne peut être vaincu définitivement que par le Christ-Libérateur.

Toute philosophie qui ne reconnaît pas le Christ-Libérateur, qui n'est pas éclairée par le Logos du Christ, enferme inéluctablement en elle, à quelque degré que ce soit, la marque du déterminisme. La liberté sans le Christ-Libérateur est la liberté du vieil Adam, la liberté sans amour, la liberté de la création des sept jours. La liberté avec le Christ et en Christ est la liberté du nouvel Adam, la liberté du monde délivré par l'amour, la liberté du huitième jour de la création.

L'homme après le Christ est déjà une créature neuve et qui perçoit une nouvelle liberté.

Pour le déterminisme, il n'existe que la créature première, enchaînée à la nécessité. Le regard que le naturalisme jette sur l'homme et le monde est donc une vue attardée d'où ne peut naître qu'une conception attardée correspondant à l'époque de la création imparfaite des sept jours. Le déterminisme et le naturalisme sont toujours restés en-deçà de la fusion de la nature humaine et de la nature divine, antérieurement à l'homme absolu.

L'individualisme a essayé de mener un combat, combat tragique, mais vain, contre les puissances du déterminisme, et il n'a été que le témoignage de la crise que naturalisme et déterminisme traversaient l'un et l'autre, sans pouvoir s'en constituer le vainqueur.

**L'individualisme est la dernière convulsion de la liberté du vieil Adam, d'une liberté archaïque. C'est pourquoi la liberté dans l'individualisme ne crée pas le cosmos, mais s'oppose au cosmos.**

La liberté dans l'individualisme est une liberté isolée, séparée du monde. Et tout isolement, tout éloignement du monde, conduit à l'esclavage par le monde, car tout ce qui nous est lointain et étranger représente pour nous la nécessité obligatoire.

Pour l'individualiste, le monde est toujours un fardeau qui pèse sur lui. Un individualisme extrême, exacerbé, s'efforce d'identifier l'individualité humaine au monde, et de repousser le monde en dehors de cette individualité humaine, démesurément gonflée. Pourtant, cette identification de l'homme et du monde n'aboutit qu'à une illusion. C'est une sorte d'auto-mensonge démoniaque.

En réalité, l'individualisme nie que l'homme soit un microcosme et que sa condition soit cosmique. L'individualisme conçoit l'homme, mais il ne veut pas connaître en lui le contenu universel. L'individualiste souhaite fébrilement se libérer du monde, du cosmos, et il n'aboutit qu'à l'esclavage. Car la séparation intérieure d'avec l'univers a nécessairement pour résultat une dépendance extérieure.

L'individualisme est l'évidement de l'individualité, son appauvrissement, la diminution de son contenu mondial, c'est-à-dire une tendance vers le non-être.

L'individualité et l'individualisme sont contradictoires. L'individualisme est l'ennemi de l'individualité. L'homme est un membre organique de la hiérarchie mondiale, cosmique, et la richesse de son contenu est directement proportionnée à son union avec le cosmos. L'individualité de l'homme ne trouve la plénitude de son expression que dans la vie universelle et cosmique. L'individualisme ne dit pas : « Je veux telle chose » (contenu), il dit : « Je veux ce que je souhaite » (vide). L'acte volontaire libre doit avoir un contenu, un objet, un but, il ne peut être vide, sans objet et sans but. L'acte volontaire libre veut « quelque chose », et non pas « ce qu'il peut vouloir ».

Les êtres véritablement libres affirment une volonté effective et non formelle, ils savent ce qu'ils veulent. La liberté formelle et sans contenu est la liberté du vieil Adam, la liberté de la chute, la liberté de l'âge infantile du monde.

L'individualité et sa liberté ne s'affirment que dans l'universalisme. La volonté libre et avertie dirige l'acte de son vouloir, son action, vers la vie cosmique et divine, vers un riche contenu de vie, et non vers le vide.

La volonté libre et voyante est une volonté créatrice, sortant d'elle-même pour rejoindre la vie cosmique.

L'individualisme s'oppose à l'universalisme, il est la rupture de la personne humaine d'avec l'universel, il est sa propre déification. Un tel individualisme conduit à la destruction de l'homme, à sa chute dans le néant. L'homme est infiniment misérable, si rien n'est au-dessus de lui, et infiniment riche et fécond, si au-dessus de lui, il y a Dieu.

La liberté de l'homme est liée à la liberté du monde, et ne peut se réaliser que dans la libération mondiale. Il faut délier, désenchaîner la nécessité, afin que l'homme puisse accéder à une vie libre et supérieure.

Le secret créateur de l'être ne peut pas être découvert passivement, dans une atmosphère d'obéissance à l'oppression de la matière. On ne peut le saisir qu'activement, et dans l'atmosphère même de l'acte créateur. Comprendre l'activité créatrice de la personne, signifie être soi-même et activement, une personnalité créatrice.

Le semblable est compris par le semblable.

La parenté intérieure du sujet de la connaissance et de l'objet de la connaissance, c'est là une condition indispensable de la connaissance véritable. Ce qui est libre est seul à connaître la liberté.

**Seul l'esprit connaît le spirituel, seul le microcosme connaît le macrocosme. Comprendre quoi que ce soit dans le monde signifie l'avoir en soi.**

La connaissance est un acte créateur, mais, entendue comme une soumission passive, elle ne peut pas engendrer une activité créatrice. On ne peut pas attendre la connaissance de la liberté mondiale et du secret créateur du monde, de la part de ce qui est isolé et contraire au monde de l'individualité.

La puissance créatrice libre de l'individualité suppose son universalisme, son microcosmisme. Tout acte créateur a une portée universelle, une signification cosmique. L'acte créateur de la personnalité pénètre dans la hiérarchie cosmique, s'affranchit de la puissance mortelle des hiérarchies inférieures et matérialisées, délivre l'être.

Dans sa liberté et dans sa création, la personnalité ne peut être arrachée et isolée du cosmos, de l'être universel.

Dans l'orthodoxie historique, comme dans le catholicisme historique, existe une tendance au sectarisme, à l'affirmation exclusive de soi, un défaut d'esprit universaliste. L'individualité se flétrit, partout où il n'y a pas d'esprit universel.

La conscience chrétienne, la conscience du Logos universel, ne peut se concilier ni avec l'individualisme, ni avec le sectarisme ; les deux tendances lui sont également contraires, qu'elles viennent d'un individu isolé ou d'un groupe.

Le sectarisme est plus dangereux que l'individualisme, car il crée l'illusion de l'universalisme, l'illusion de s'arracher de l'isolement individuel. L'individualisme d'un groupe est plus difficile à combattre que celui d'un homme isolé. La secte est déjà un faux-semblant d'église, un faux-semblant de collectivité.

Le sectarisme s'enivre d'un breuvage qui lui donne l'illusion que l'être s'élève dans l'extase. C'est une fusion mensongère qui s'accomplit, une fusion hors du cosmique, hors de l'universelle hiérarchie. L'église, dans son essence mystique, est un organisme cosmique, une hiérarchie cosmique et universelle avec le Christ, et au cœur de l'être.

Tout ce qui n'est pas cosmique, universel dans son esprit, est déjà une tendance vers le sectarisme, bien que portant la marque de l'Église officielle.

Pour la conscience chrétienne, l'isolement est plus admissible que le sectarisme. L'individualité est malgré tout une réalité et une valeur authentique. Elle peut être amenée à surmonter les conditions de son isolement et de sa crise, à dépasser les formes vieilles de son unicité.

L'homme d'une conscience universelle et d'une conscience religieuse peut être seul dans l'entreprise et dans l'audace créatrices. L'isolement est concevable pour le chrétien dans une époque transitoire et qui n'est qu'un passage vers l'époque mondiale de la création.

L'isolement ne signifie pas fatalement l'individualisme. Il n'est pas la rupture avec le cosmos, – il peut être le symptôme de ce fait que la personnalité a dépassé les conditions qui l'entourent, mais que son contenu universel n'est pas encore reconnu par les autres.

L'isolement supérieur est divin. Dieu lui-même connaît un isolement immense et douloureux, ayant dépassé le point où il est pénétré par le monde et par les hommes.

Le Christ a été solitaire et incompris le long de sa route. On n'a compris et connu le Christ qu'après son supplice et sa mort.

La solitude est donc pleinement conciliable avec l'universalité, il peut y avoir en elle plus d'esprit universel que dans une société grégaire.

Toute hardiesse, toute impulsion créatrice donnent le sentiment de la solitude, de la non-communication, mènent au-delà des échanges sociaux.

Il y aurait par conséquent, une illusion dangereuse à vouloir vaincre l'isolement par la collectivité de la secte ; mais il n'y en a pas à vouloir le vaincre par l'universalité.

La solitude se place en dehors de l'antinomie entre l'individu et l'universalisme, et c'est pourquoi elle peut enfermer l'un aussi bien que l'autre. Le seul peut être plus universel, plus complet qu'une collectivité entière.

Dieu attend de l'homme la liberté la plus haute, la liberté du huitième jour de la création. Une haute responsabilité pèse sur l'homme du fait de cette attente divine.

Entrer dans la plénitude de l'âge religieux signifie connaître la liberté finale. Le fait que la conscience chrétienne ne soit pas parvenue à cette période d'accomplissement, a rendu impossible jusqu'à présent que l'homme prît conscience de cette liberté...

C'est cette liberté que, dans sa longue enfance, l'humanité chrétienne a considérée comme un fardeau. A présent qu'elle a dépassé l'âge de sa maturité, qu'elle touche à un terme, il semble que respandisse enfin pour elle cette notion, que Dieu attend de l'homme la découverte d'une liberté par laquelle doit se révéler ce qui n'était pas prévu par Dieu lui-même.

Dieu a justifié ainsi le secret de la liberté, posant dans sa puissance des bornes à sa propre prévision. Des êtres privés de liberté ne sont pas nécessaires à Dieu, ils ne peuvent entrer dans le cosmos divin.

La liberté n'est pas un droit, mais une obligation et une vertu religieuse. L'esclave ne peut pas être admis dans le royaume de Dieu, il a perdu la filiation divine et ne relève que des sphères inférieures.

La liberté correspond à l'époque créatrice du monde. Et jusque-là, il n'y a eu que la liberté de la loi et du rachat. Quels seront désormais les chemins de la liberté ? L'ascétisme qui conduit à la sainteté est-il le chemin unique vers l'affranchissement ? ou existe-t-il un autre chemin ?

*Nicolas Berdiaeff*  
*Philosophe (Kiev 1874- Clamart 1948)*  
*« Le sens de la création »*  
*Traduction Cain - Éditions DDB*

# PHILOSOPHIE DE LA CRÉATION ARTISTIQUE

Yann Giapis

**E**ssayons de faire la synthèse de la problématique platonicienne : L'individu doit être entraîné vers quelque chose qui le dépasse, vers un *idéal*, vers un au-delà plus réel que l'univers sensible, vers la vérité. Cet idéal, on peut l'appeler le *Bien* et il est source de toutes les Idées. Platon, nous l'avons vu, est un auteur idéaliste : cet au-delà est source de valeur et donne un sens à la vie, une explication et une justification au devenir. Sinon à quoi bon vivre, œuvrer, travailler et chercher à construire ?

Pourquoi être honnête au risque de payer cher cette honnêteté ? Pourquoi adopter une conduite juste aux risques et périls de sa vie ? Tel est en effet le cas à différents moments de l'histoire humaine où l'on doit choisir entre son intérêt personnel et une cause qui nous dépasse. Il doit donc exister quelque chose qui soit source de sens et qui justifie tout. Et il existe d'après Platon un élan qui soulève l'individu, qui le bouleverse et le conduit vers cet idéal.

La connaissance discursive, la science, peut ouvrir le chemin de la vérité. La pensée contemplative, la dialectique, semble être le chemin par l'excellence pour y accéder. Mais, à côté de ces voies rationnelles, il existe, d'après lui, d'autres voies qui permettent d'y accéder aussi et qui sont dignes de considération, malgré leur éloignement de la Raison, de la pensée logique et de la rigueur scientifique. Aussi, dans l'un de ses dialogues intitulé *Phèdre*, Platon se fait-il l'apôtre du *délire* comme voie capable de nous conduire directement à la vérité, à cet idéal auquel on aspire sans avoir à passer par l'intermédiaire de l'intelligence et de la pensée.

Nous voilà donc devant l'hypothèse de la création artistique considérée comme une manifestation directe du délire, c'est-à-dire comme expression esthétique de l'enthousiasme exubérant, de l'excitation sans bornes, de la frénésie exaltée et en définitive de tout ce que nous avons de plus profondément humain : notre capacité de déraisonner, notre droit d'échapper à une *Raison* qui est souvent totalitaire à outrance et, en définitive, insupportable.

Pour Platon il y a quatre formes, quatre manifestations concrètes de ce délire :

a) le *délire prophétique* qui est considéré comme un don divin. Il consiste à user d'un pouvoir de divination qu'un dieu inspire pour dicter le droit chemin de l'avenir des hommes. Platon, bien sûr, se réfère à la Pythie, prêtresse d'Apollon au Temple de Delphes (qui pour les anciens était un centre spirituel capable de réunir les différents États et de donner un sens à leurs actions communes ou opposées. Il avait par exemple le pouvoir d'arrêter les guerres !). (*Phèdre* 244a).

b) le *délire purificateur*. C'est un délire lié à des rites purificateurs et des rites d'initiation. Il est censé mettre à l'abri de tous les maux celui qui y participe. L'homme, à travers cette expérience mystique liée au culte de Dionysos (dieu de l'ivresse), cherche à se préserver des mauvais coups du destin que le présent ou l'avenir lui réserve. (*Phèdre* 244d).

c) l'*enthousiasme poétique* dont les Muses sont le principe. Si l'âme qui en est saisie est une âme délicate et immaculée, elle en reçoit l'éveil, et cet enthousiasme la plonge dans des transports qui s'expriment en odes et en poésies diverses. Ces poésies ne sont pas de simples œuvres d'art. En effet, pour devenir poète, la simple habileté ou maîtrise du langage ne suffit pas. Il faut qu'il y ait du délire poétique lié à la possession par la divinité, et non pas du simple artifice (*Phèdre* 245a).

d) le *délire amoureux* : c'est un délire dont les dieux sont le principe. L'amour est une force divine capable de conduire l'individu à la vérité, à un idéal difficile à atteindre par d'autres moyens, à une union directe avec le principe premier qui donne naissance à tout. Il est considéré comme un don divin qui vise le bonheur suprême des hommes (c'est le privilège d'Aphrodite déesse de l'amour). (*Phèdre* 245b).

Il est clair que l'activité artistique n'a rien à voir avec le délire. *L'art ne peut pas être le produit d'une ivresse créatrice.*

Peut-être que le génie de Platon consiste précisément en cette difficile conciliation au niveau de l'homme entre la raison et la déraison (dont le délire constitue l'une des manifestations), les exigences logiques et rationnelles de la pensée et l'élan mystérieux et irrationnel de l'esprit qui vise l'union directe avec un idéal qui nous dépasse. L'amour, force positive, fait partie de cet élan mystérieux vers l'union sacrée. Et cela constitue,

sinon une explication rationnelle de l'amour, du moins une approche intéressante et une certaine forme de reconnaissance et de compréhension. Mais l'art n'a pas sa place dans cette quête de vérité. Il est essentiellement activité de tromperie et d'imposture, activité trop humaine, basement humaine.

Cet élan mystérieux vers l'union sacrée.

Résumons : le sage peut penser l'idéal et communiquer directement avec lui à travers la conceptualisation du réel. L'homme sensé qui n'est pas forcément sage, dispose de la science et de la pensée logique grâce à la raison pour se détacher progressivement du monde sensible et accéder à une dimension supérieure qui lui échappe ici-bas dans le réel. L'homme ordinaire qui n'est ni sage, ni forcément capable de faire usage de la science, ou qui est tout simplement paresseux comme chacun d'entre nous, dispose du délire et même d'une forme particulière de délire qu'est l'amour pour parvenir au même but. L'union directe avec cet idéal est ainsi accessible au commun des mortels.

Enfin, il reste la collectivité. Elle aussi peut prétendre y accéder à travers un État idéal qui s'organise en copiant le monde intelligible et la perfection idéale : cela constitue le projet politique de Platon traité dans une œuvre monumentale, *La République*, et complété par les *Lois*. Platon y expose sa conception de l'État idéal, seule forme d'organisation humaine capable de conduire à l'intelligible. A sa tête, le roi philosophe saura guider la collectivité dans le chemin du *juste* idéal et du *Bien* politique. Cela constitue une forme d'organisation humaine qui s'inspire de la *vérité*. Il résulte de cette tentative noble d'explication rationnelle du monde une nette condamnation de l'art en tant qu'imitation d'une apparence et par conséquent une méfiance vis-à-vis des œuvres d'art. Cette condamnation commande toute la postérité.

Yann Giapis  
Docteur en philosophie



# PAYSANS D'AUTREFOIS

Marcelle Bastide

## MOISSONS

**« Parle-nous de la rentrée du foin grand-père, nous aidons un peu à le rentrer au grenier. »**

En juin, début juillet, le grenier se remplissait de foin, plus tard début septembre, c'était le tour du regain – 2ème coupe de foin – bien utile pour nourrir les bêtes toute l'année. Je me revois enfant, armé d'une fourche – fabrication artisanale de Sauve (Gard) – d'un râteau et en avant pour le pré...

Le faucheur marchait d'un pas égal, il coupait le foin avec sa grande faux, l'herbe se couchait, formait des andains, bien alignés, de temps en temps, il s'arrêtait pour aiguiser sa faux, la sueur ruisselait sur son visage.

Les femmes, les enfants éparpillaient, retournaient le foin pour qu'il sèche bien au soleil, ensuite quand il était sec, on l'entassait sur les paillargues... quatre ou cinq cordes solides attachées à des barres de bois – on faisait des balles allongées qu'on emportait au grenier.

Les hommes se chargeaient de ce travail, le dos courbé sous le poids du foin, ensuite on ratissait soigneusement les prés...

Plus tard, la moto-faucheuse a remplacé l'homme et le râteau mécanique a remplacé le râteau à main.

## VENDANGES

Ensuite en septembre, c'était les vendanges, nous avions notre provision de vin pour l'année...

**« Nous aimons bien vendanger disent les enfants, on se régale souvent avec une bonne grappe de raisin et puis c'est l'été, les vacances ! »**

Nous partions de bonne heure le matin quand la vigne est encore couverte de rosée, nous étions habiles à couper le raisin dont on remplissait les cornues que la charrette emportait à la cave.

Le porteur avait sur la tête un cabusséu, une espèce de coussin rempli de paille pour protéger le cou et la nuque, une cornue pèse environ 25 à 35 kg...

On était habile avec la serpette, les uns coupaient, les hommes portaient. « Tiens petit, disaient les vendangeurs, mange cette grappe de muscat ou de raisin blanc. »

Le soir les hommes « trouillaient » (foulaient) le raisin avec leurs pieds nus : le vin coulait épais et noir, ils le vidaient dans la cuve en pierre qui occupait un angle de la cave, au bout de quelques jours – 5 ou 6 – quand il avait cessé de bouillir, on le « coulait », on le mettait dans des tonneaux en bois.

Puis on sortait le marc de raisin, on jetait de l'eau sur ce marc, on le faisait fermenter et c'était la piquette qui économisait le vin.

Plus tard vers 1930 on acheta un pressoir mécanique qui simplifia bien le travail.

Les vendanges, travail pénible et agréable... c'était l'été !

## CHAMPIGNONS

Début septembre, il a beaucoup plu et il a fait chaud pendant une dizaine de jours, il en sort aussi au printemps.

« Allons dit le grand-père, la récolte des champignons va être bonne... Ils vont commencer à montrer le bout de leur nez. Je vous emmène comme chaque année faire un tour aux bouletières. »

Tôt le matin, nous partions le panier au bras, nous cherchions au pied des châtaigniers, dans les chênes, on en trouvait sur les pentes des collines parfois cachés par les genêts ou dans les bruyères, une brume légère couvre les montagnes, les feuilles craquent sous les pas...

Chaque fois que nous faisons une découverte intéressante, nous avons envie de crier de joie, mais nous nous taisions pour ne pas alerter les autres chercheurs...

Nous trouvions des cèpes, délicieux faits à la poêle, des oronges. Quel ennui d'abandonner un champignon vieux et moussu !

Quand la récolte est bonne, on coupe cèpes et oronges en tranches fines et on les fait sécher pour l'hiver sur de grandes « claies » au soleil.

Il y a plusieurs variétés de champignons : soucarels qu'on trouve au pied des mûriers, des clavaires ou « crêtes » de coq.

Les truffes se récoltent dans les bois de chêne, très recherchées, on n'en trouve plus guère par ici, elles atteignent des prix astronomiques sur les marchés.

## CHATAIGNES

La deuxième grande récolte de l'année c'était les châtaignes, cela durait tout le mois d'octobre et parfois jusqu'en novembre...

Dans de grands paniers fabriqués à la maison, on ramassait les fruits précieux, c'était bien long et souvent on avait froid c'était l'hiver ! Il fallait souvent gratter les feuilles dans les bois de châtaigniers pour récupérer les fruits ou les chercher dans les bruyères et les genêts.

Je gardais les bêtes dans la journée, parfois je châtaignais en gardant, les bêtes cherchaient une maigre subsistance et je ramassais les châtaignes dans les prairies, c'était plutôt agréable de ramasser les fruits dans l'herbe. Travail monotone et pénible, souvent le ciel était gris et il faisait froid.

- « **Pourquoi fallait-il trier les châtaignes, grand-père ?** »

- Les belles châtaignes, marrons, méjanas emplissaient les sacs de jute destinés au marché du mardi, on les entassait sur la charrette et le soir on ramenait l'épicerie, un peu de viande, etc. On entassait le reste de châtaignes – ce qui ne pouvait être vendu – dans la clède sur un plancher en bois à claire-voie, au rez-de-chaussée de la clède, on allumait un feu de bois soigneusement entretenu.

Dans un coin entouré de planches, on jetait la « pous » écorce séchée des châtaignes de l'an dernier qui permettait de modérer le feu et dégageait de la fumée. La chaleur et la fumée passaient à travers le plancher faisaient « suer » et sécher les châtaignes : cela durait environ trente ou quarante jours.

En décembre, séances de « décorticage », je me souviens du temps où on les dépiquait à l'aide de grands sacs, on les tapait sur un gros « souc » plat, ensuite elles étaient vantées dans un van en osier plat, la poussière s'envolait et il ne restait plus qu'à recueillir les châtaignes.

- **« Ce devait être bien pénible grand-père, et toute la poussière que tu avalais... »**

- Oh ! oui, plus tard il y a eu les dépiqueuses mécaniques qu'un paysan louait de maison en maison, on le payait un peu et lui offrait le repas.

Mais revenons aux châtaignes, on les mangeait fraîches cuites à l'eau. Je revois les hommes de la maison assis dans le « cantou » de chaque côté de la cheminée, et mangeant leurs châtaignes dans de petites corbeilles en osier. On les mangeait sèches en soupe, délicieuses avec du lait, ou bien rôties en rabanelle à la veillée, mais je vous parlerai des veillées, une autre fois.

*Marcelle Bastide  
à suivre...*



## *Le parfum du bonheur*

*J*e me souviens, je devais avoir quatorze ans.  
Assis dans un champ,  
avec mes premiers tubes de peinture à l'huile,  
je voulais peindre des peupliers traversés par le bleu du ciel.  
Cette image s'est imprégnée en moi profondément.  
L'odeur de l'huile et de l'essence de térébenthine,  
c'était un parfum de bonheur.  
Je ne me posais aucune question, si ce n'était de représenter  
ce que je voyais le plus fidèlement possible,  
assis sous le soleil de l'été, dans le parfum des herbes sauvages.  
Les années ont passé, et je n'ai jamais quitté ce chemin,  
tracé à coups de pinceaux, de matière, de vision, de doute,  
parfois de tristesse devant la difficulté de bien faire.  
Maintenant, je peins un espace, une lumière, un arbre, un visage,  
un parfum, une pierre, ce qu'il y a au-dedans de la pierre,  
ce que l'on ne voit pas, un signe.  
Tout ce qui me touche et me donne une émotion,  
je le transmets par le sable et le charbon, l'eau et la terre,  
comme un enfant qui touche à tout.  
J'ai compris que l'œuvre créée  
va plus loin qu'un simple ornement accroché dans un salon,  
plus loin qu'une simple représentation de ce que l'œil voit.  
Une œuvre doit être habitée par l'esprit.  
Elle acquiert sa propre vie,  
à condition que celui qui l'a faite soit sincère et dépouillé.  
Ce chemin est difficile, il peut être une illusion.  
Le temps détruit tout et enlève toute prétention.  
Je ne cherche pas à savoir, je fais, je peins, comme un non-voyant,  
afin de trouver tout au bout la lumière, un remerciement à la vie.

*Robert Canta  
peintre*

**JARDINS INTÉRIEURS**

Cardinal BARBARIN, Fabrice HADJADI

Les artistes nous réjouissent et nous mettent en attitude de travail intérieur. Ils sont des êtres dont le talent nous enchante et en même temps des frères qui partagent leur vie ou leurs souffrances. L'art donne forme à leur foi, à leur vécu intérieur, ils nous dépassent par leur talent, mais dans la foi, ce sont des frères qui donnent simplement leur témoignage. Nous sommes en dialogue intérieur avec eux quand ils nous entraînent dans leur cheminement, dans leur travail spirituel. Leurs œuvres témoignent de ce à quoi l'homme aspire, de ce qui le traverse et le dépasse. C'est là la vérité de l'esprit, à laquelle tout homme croyant ou non croyant, peut s'ouvrir.

Le cardinal Barbarin, archevêque de Lyon, offre une lettre aux artistes. Fabrice Hadjadj nous offre une méditation sur la croix, douze artistes nous font découvrir leur jardin intérieur. Avec des reproductions.

30 € ÉDITIONS DESCLÉE DE BROUWER

**MANIFESTE POUR UN ART**

Sabine PROKHORIS, Simon HECQUET

La danse est-elle un art à part, reclus dans l'ineffable présence du corps du danseur. Comparant la chorégraphie de 1700, de Nijinski et contemporaine les auteurs ouvrent le mouvement au danseur et à celui qui voit danser. Une réflexion originale sur le corps, l'interprétation et la pensée.

18 € ÉDITIONS PUF

**LES CATHÉDRALES**

Patrick DEMOUY

Faire l'histoire des cathédrales du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours c'est présenter l'architecture – romane, gothique – expliquer la manière dont elles ont été construites, mais aussi la vie épiscopale, l'évolution historique la place auprès de la population, comprendre les symboles. Ces lieux de prière, de mémoire, de pouvoir cumulent les fonctions culturelles, patrimoniales et touristiques. N° 3644

ÉDITIONS POCHE Que sais-je ?

**RÉCITS D'UN PÈLERIN RUSSE**

commenté par Gleb POKROVSKY

Un livre sans cesse réédité depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle et qui suit un pèlerin dans les campagnes dénudées avec pour seul bagage la prière du cœur ou la prière de Jésus.

Le pèlerin sera parfois éprouvé, souvent récompensé par la paix et l'amour. La lumière surnaturelle et le souffle enthousiaste accompagnent le récit qui est aussi orné de commentaires culturels et mystiques. Chacun peut participer à cette grande aventure de l'âme et du cœur.

18 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

**ALLIANCE DE FEU I-II**

Annick de SOUZENELLE

Un livre réédité pour découvrir une lecture chrétienne du texte hébreu de la Genèse. Le mythe fondateur de notre civilisation nous parle de la réalité de notre vie profonde, de notre rapport à l'Origine et à nos fins dernières. Verset par verset, mot par mot, lettre par lettre, l'auteur nous invite à une nouvelle lecture du récit de la création où s'allient la logique quasi mathématique de la langue hébraïque et la grâce d'une inspiration enracinée dans la tradition chrétienne.

20 € et 22 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

**PHILOSOPHIE DE LA CRÉATION ARTISTIQUE**

Yann GIAPIS

Picasso est-il un génie de la peinture comme on cherche à nous le faire croire ou bien un simple escroc qui s'est enrichi sur notre dos, c'est-à-dire sur le besoin d'une transcendance, sur notre désir de nouvelles mythologies et, pourquoi ne pas l'avouer, sur notre besoin profond de choses que nous ne comprenons pas, qui nous échappent, que nous admirons sans pouvoir les expliquer ?

Yann Giapis, docteur en philosophie, diplômé en études cinématographiques, est enseignant chercheur en Sciences Humaines à l'École des Mines d'Alès.

Lire article dans Art Sacré n°19.

19 € ÉDITIONS ALEAS

15 QUAI LASSAGNE - 69001 LYON

**TEILHARD DE CHARDIN**

Jean-Pierre CARTIER

Ce livre est un pèlerinage spirituel. Outre une biographie passionnante ce livre est l'histoire d'un lien intime entre l'auteur et son modèle. « Peur d'être perdu dans un monde trop grand, peur d'être réduit à l'immobilité dans l'évolution, peur d'être enfermé à l'intérieur d'un monde irrémédiablement clos. Vertige métaphysique. »

Le plus grand penseur de l'église, longtemps persécuté par sa hiérarchie, était un homme ardent, passionné. Cartier nous initie à sa belle nature, à sa vision, il redonne espérance à ceux qui cherchent.

13 € ÉDITIONS TABLE RONDE

**MANIFESTES**

Mikhaël LARIONOV

« Nous avons lié l'art à la vie. Après un long isolement des artistes, nous avons appelé la vie à voix haute et la vie a fait irruption dans l'art, il est temps que l'art fasse irruption dans la vie. »

Ce volume rassemble – dans une nouvelle traduction et avec de nombreuses illustrations – les différents manifestes publiés par Larionov dans les années dix. Il témoigne de l'extraordinaire ébullition intellectuelle qui a agité la Russie à cette époque. Les Futuristes, les Rayonnistes ou les Aventuriers remettent en cause l'art occidental, ils appellent à « l'irruption de la vie ».

18 € ÉDITIONS ALLIA  
16, r Charlemagne - Paris 4**A FORCE DE COLOMBE A L'ENSEIGNE DE PÂQUES**

Didier RIMAUD

Jésuite, Didier Rimaud (1922-2003) a été membre de pastorale liturgique pendant 40 ans. Le Concile Vatican II a ouvert ses portes aux poètes des langues modernes. De nombreux poèmes de l'auteur ont été mis en musique afin d'être chantés en communauté. Chaque volume contient des tables utiles pour les animateurs liturgiques.

22 € et 29 € ÉDITIONS CERF

**PÈLERIN DE JÉRUSALEM**

Jean LESCUYER - Mehdi BENCHELAH

Qu'est-ce qui motive un homme d'affaires de 60 ans et un journaliste du *Figaro* à accomplir un pèlerinage de Lourdes à Jérusalem, dans un dénuement complet ? Pendant 8 mois Jean Lescuyer apprendra à mendier son pain, à côtoyer des pauvres, des exclus, des clandestins et des religieux de diverses confessions. Au rythme de 35 km par jour il traverse : la France, l'Italie, avec une rencontre avec le pape, la Grèce, avec une visite au Mont Athos, l'Albanie, la Turquie, la Syrie, le Liban, les territoires palestiniens pour arriver le 15 juillet 1999 au Saint Sépulcre. La route devient expérience transfigurante et le voyage l'ouvre à une plénitude spirituelle.

18 € ÉDITIONS J-C LATTÈS

**LE GRAND SILENCE**

Philip GRÖNING

Ce film, paru en DVD, est une méditation silencieuse sur la vie monacale dans sa forme la plus pure. « Ils sont là, l'ordre des chartreux, depuis le XI<sup>ème</sup> siècle, dans le Massif de la Chartreuse, en Dauphiné, au pied du Grand Som qui les domine de ses 2026 m. Une poignée d'hommes, reclus volontaires, qui se sont retirés du monde. Entre solitude totale et vie communautaire, leur existence et leur quête spirituelle sont rythmées par les changements de temps, de saison et les prières. »

Le metteur en scène s'est immergé dans le monastère pendant plusieurs mois pour en extraire ce témoignage saisissant de presque 3 heures.

19,99 € ÉDITIONS DIAPHANA - TFI

**CHRISTUS**

Une revue catholique trimestrielle de grande qualité. Elle présente des dossiers et des sessions de formation spirituelle. Le n° 211 aborde « L'expérience artistique, un enjeu spirituel ». L'art élève l'existence, il est un don, il est le lieu où la grâce se rend visible et audible.

1an, 4 N<sup>os</sup> - 38 €  
CHRISTUS - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS

**LES PIERRES VIVANTES**

Frère MARKIEWICZ et F. FERRANTI

Ils sont architectes au départ. L'un devient moine au monastère bénédictin de Ganagobie, l'autre photographe. Ils ont choisi de revisiter l'art chrétien au long des siècles. L'architecture, l'iconographie et les rites liturgiques constituent l'église dans sa visibilité. Ils ont pour but de montrer le Mystère.

Quelques sujets abordés : Pierres sauvages, pierres vivantes, théologie du corps, le beau à l'usage des sens, voir l'invisible, sentir l'église, Dieu, Semaine Sainte à Séville, Éthiopie, Mexique... Un beau livre à offrir, à garder, à conseiller.

23 € ÉDITIONS PHILIPPE REY

**LA CHAIR ET LE SOUFFLE**

Revue internationale de théologie

Ouvre des chemins pour une spiritualité véritablement féconde, porteuse de sens et d'espérance face aux grandes questions du monde. Relever le défi d'un dialogue entre spiritualité et anthropologie à travers divers outils : sciences humaines, bibliques, pastorales, religieuses... Offrir une approche critique sur les liens entre la condition humaine et la vie spirituelle.

20 €/an Faculté de théologie de Neuchâtel  
Faubourg de l'Hôpital 41  
CH 2000 Neuchâtel - Suisse.  
courriel : secretariat.factheol@unine.ch

**THÉOLOGIE DE L'ŒUVRE D'ART**

Jad HATEM

Cet essai explore les voies théologiques distinctes et cependant solidaires qu'emprunte l'œuvre d'art. Placée sous la garde du transcendantal la poésie de sainte Thérèse d'Avila engendre l'extase, l'icône de la Trinité d'Andréï Roulev manifeste le beau qui recueille en sa grâce et sa sublimité l'union mystique et le geste messianique.

Jad Hatem est professeur de théologie à l'Université St-Joseph de Beyrouth. Il est l'auteur de nombreux ouvrages.

35 € ÉDITIONS LESSIUS  
24, Bd St Michel - 1040 Bruxelles

**VIVRE DIEU**

Maurice ZUNDEL

L'art et la joie de croire « Ah, ne parlez pas de Dieu ! Vivez-en, qu'on le sente ». Cet ouvrage propose de redécouvrir autrement le trésor de la foi chrétienne. Il s'adresse à ceux qui sont en quête de sens. L'auteur insiste sur la réalité de la Présence de Dieu intérieure à l'homme, il nous prépare à la rencontre. Il n'évite pas les sujets difficiles comme la souffrance et le mal, la complexité de notre époque, il nous ramène toujours à l'essentiel.

19 € ÉDITIONS PRESSES DE LA RENAISSANCE

**LE SOLEIL BRILLE POUR TOUT LE MONDE**

Maurice ANDRÉ

Le trompettiste se dévoile à Thierry Martin, journaliste. Son passé dans les mines son premier contact avec l'instrument, sa vie au conservatoire à Paris, ses rencontres avec les plus grands de ce monde, car la musique ouvre les cœurs... tout est raconté avec simplicité et sincérité. M André révèle quelques secrets de sa technique.

12,50 € ÉDITIONS PUBLIBOOK  
14, rue des Volontaires - Paris 15

**DE LA CHUTE À L'ÉTERNITÉ**

Archimandrite AIMILIANOS

Ce livre fonctionne comme un exercice spirituel, la croix et son expérience dans l'Église mène au repentir, restauration de l'unité de l'être. Nous devenons enfants de Dieu quand nous lui permettons d'évoluer dans notre vie, sa Grâce devient la nôtre ! Ainsi nos relations avec le prochain sont définies comme une plénitude d'amour et d'allégresse, l'âme par une montée graduelle revient à la condition primordiale, prête ici-bas à danser éternellement dans la Jérusalem céleste, autour du Seigneur de la Paix.

25 € ÉDITIONS ORMYLIA  
Monastère Transfiguration - 24120 Terrasson

**KRISIS**

Une revue d'idées et de débats, publiée avec le concours du Centre National du Livre. N°19 Art/Non-art ? KRISIS

5, imp. Carrière-Mainguet - Paris 11

**HOSPITALITÉ SACRÉE**

Pierre-François de BÉTHUME

Entre les religions l'hospitalité est sacrée. Cependant l'histoire nous enseigne qu'entre les religions les lois de l'hospitalité sont différentes et parfois abolies. Comment alors dépasser les interdits doctrinaux et les peurs invétérées ? P.-F. de Béthume, moine bénédictin et secrétaire général du Dialogue Interreligieux Monastique (DIM) raconte ses rencontres spirituelles avec des moines bouddhistes zen.

16,50 € ÉDITIONS ALBIN MICHEL

**RONCHAMP, UNE RENCONTRE**

Collectif

Colloque autour de la rencontre de la chapelle de Romchamp par divers spécialistes de l'art sacré, de l'architecture, de l'art... Le Corbusier construit la chapelle Notre-Dame du Haut et donne naissance au renouveau de l'art sacré après-guerre. Ce colloque aborde le rapprochement entre la quête spirituelle et la création contemporaine. Avec des photos.

24 € ÉDITIONS FAGE

**CINÉMA INVITATION SPIRITUALITÉ**

Michèle DEBIDOUR

Est-il possible d'exercer notre liberté de spectateur face à la multiplicité des films ? Le cinéma nous fait rêver, éveille des émotions... Un chapitre est consacré à la quête mystique d'Andréï Tarkovski qui, à travers le religieux, recherche le langage universel de la Beauté. M Debidour nous invite à décrypter 40 films sur un plan théologique. Elle est professeur de lettres à l'Université catholique de Lyon.

17,90 € ÉDITIONS DE L'ATELIER  
55 r Hoche 04200 Ivry-sur-Seine

**ILS ONT FILMÉ L'INVISIBLE**

Pierre PRIGENT

La transcendance au cinéma ! La réalité est au-delà des apparences et ce n'est pas du rêve. Les films retenus ici parlent ce langage mystérieux: idéal, miracle, croyance, espérance, foi et, à la fin du compte, Dieu.

20 € ÉDITIONS CERF

**VERS LE JOUR SANS DÉCLIN**

Olga LOSSKY

Le vie d'Élizabeth Behr-Sigel est l'histoire d'une femme engagée, le trait d'union entre diverses cultures et traditions chrétiennes. Sa voix de théologienne libre et audacieuse est une invitation permanente au dialogue entre Tradition et réalités contem-poraines, entre Orient et Occident. Sa rencontre avec le Père Lev Gillet lui permet le détachement et l'engagement dans sa foi.

25 € ÉDITIONS CERF

**DICTIONNAIRE DE LA THÉOLOGIE**

250 auteurs ont participé à l'élaboration de ce dictionnaire critique de la théologie.

600 rubriques y sont développées par les meilleurs spécialistes, avec des thèmes actuels dont les biotechnologies.

39 € ÉDITIONS PUF

**ANNUAIRE DES LIEUX MONASTIQUES**

Conçu par la fondation des monastères, ce guide recense les monastères catholiques, orthodoxes et protestants en France. Rassemblant des renseignements précis sur chacun d'entre eux (ordre monastique, fondation, éléments historiques, accès, offices, hôtellerie). Il est d'usage facile.

18 € ÉDITIONS FONDATION MONASYÈRES

**INTIME**

Une nouvelle revue NB ouverte aux photographes et aux poètes.

8 € ÉDITIONS L'AUTRE  
7, r de Dijon - 32000 AUCH - 05 62 61 90 69

**JARDIN DE LA FOI**

Frère JEAN

Une nouvelle édition est prévue pour 2008. Un livre sur le skite sainte Foy avec des photographies noir et blanc à chaque page et des poèmes du frère Jean. Il témoigne de la vie au monastère, son désir est de réinventer la splendeur du simple sans trahir la sagesse des anciens.

25 € ÉDITIONS PRESSES DE LA RENAISSANCE

Le Skite a été suscité par la Fraternité Saint Martin. Il se présente comme un lieu de prière orthodoxe et de retraite. Il dépend canoniquement de l'archevêché russe en Europe occidentale, dans l'obédience du patriarcat œcuménique de Constantinople.

Skite signifie : communauté religieuse, petit monastère.

Le Skite Sainte Foy, fondé en 1996, se situe dans les Cévennes à 25 km d'Alès, sur la N 106. Le village de Sainte-Cécile d'Andorge à 2 km (dans le Gard) possède une gare SNCF : La-Grand-Combe-la-Pise.

Le skite se présente comme une ferme fortifiée en pierres de schiste avec des ouvertures sur une cour intérieure. Construit au XVI<sup>e</sup> siècle sur le roc, il surplombe la vallée du Gardon et offre une magnifique vue de tous côtés. Alimenté par une source, le skite se situe au milieu d'une propriété de trois hectares, dispose de deux chapelles et d'une petite hostellerie.

## Les buts du Skite Sainte Foy sont :

- vivre et partager la prière orthodoxe et la louange au quotidien,
- réapprendre la splendeur du simple par des œuvres contemporaines, sans trahir la sagesse des Anciens,
- raviver le sens du sacré dans le respect de la Tradition de l'Église indivise, et dans l'esprit des Pères,
- accueillir le pèlerin.

### DEMANDE D'INFORMATIONS

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

TÉL. ....

### S K I T E S A I N T E F O Y

LE VERDIER- 48160 Saint-Julien-des-Points - Tél : 04 66 45 42 93

e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr

site internet : www.photo-frerejean.com

La Fraternité Saint Martin est une association chrétienne qui regroupe des artistes qui aspirent à témoigner de leur foi par un art, un art de vivre.

## Elle a pour buts de :

- raviver le sens du Sacré dans le respect de la Tradition chrétienne et dans l'Esprit des Pères de l'Église.
- susciter l'expression artistique ou manuelle par des œuvres ou techniques contemporaines,
- vivre la réalité du Sacré dans le quotidien.

## Elle propose comme activités à ses membres :

- La mise en relation des membres grâce à la parution trois fois l'an d'un bulletin, avec : pèlerinages, retraites, expositions, spectacles, conférences, rencontres, stages, repas, prière...
- La Fraternité a fondé un lieu de prière orthodoxe et de retraite dans les Cévennes, à 25 km d'Alès : le **Skite Sainte Foy**.
- La Fraternité édite et diffuse une revue illustrée "**Art Sacré**" qui donne des témoignages sur l'engagement des Anciens, des conseils pratiques, des articles de fond, des textes choisis pour la méditation et la prière.

## Adhésion

Membre actif ..... 26 € (47 Fr Suisse)

Membre bienfaiteur ..... 45 € et plus

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

TÉL.....

S I È G E : F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N

### F R A T E R N I T É S A I N T M A R T I N

LE VERDIER- 48160 Saint-Julien-des-Points - Tél : 04 66 45 42 93

e-mail : skite.saintefoy@wanadoo.fr

site internet : www.photo-frerejean.com

Photographe Bruno Rotival

26, rue Beau Site  
71000 Macon

Tél. : 03 85 39 48 97 / 06 79 22 21 12  
email : brunorotival@wanadoo.fr  
site : <http://perso.wanadoo.fr/bruno.rotival/>

Distribué par l'agence KR Images Presse  
Tél : 04 78 41 04 64

**Livres disponibles :**

Éditions La tentation du silence

**Le temps des moines - Tome 1**  
*De saint Benoît à Thomas Merton*

**Le temps des moines - Tome 2**  
*Des Bénédictins à l'ordre de Bethléem*

**Le temps des moines - Tome 3**  
*De Matines à Complies*

Éditions Eikon

**Chercheurs de Lumière**  
En collaboration avec le photographe Jacques Cousin,  
Préface de Nicolas Lossky.

Une exposition de 40 photographies est disponible :  
**Le temps du silence - Regards sur la vie monastique.**

Renseignements sur demande auprès de l'auteur.

